

Recherches sociographiques



Gilles LAPORTE, *Molson et le Québec*, Montréal, Les éditions Michel Brûlé, 2009, 266 p.

Jean-Jacques Simard

Volume 52, Number 1, janvier–avril 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/045855ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/045855ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Simard, J.-J. (2011). Review of [Gilles LAPORTE, *Molson et le Québec*, Montréal, Les éditions Michel Brûlé, 2009, 266 p.] *Recherches sociographiques*, 52(1), 178–179. <https://doi.org/10.7202/045855ar>

permettent l'observation des transformations de la société québécoise : sa démocratisation, sa modernisation et sa laïcisation progressives.

Éric DESAUTELS

Département de sociologie,
Université de Montréal.
eric.desautels@umontreal.ca

Gilles LAPORTE, *Molson et le Québec*, Montréal, Les éditions Michel Brûlé, 2009, 266 p.

À la fin de la Crise d'octobre 1970, quand la chambre haute fédérale débat d'une motion visant à prolonger l'application de la Loi des mesures de guerre au Québec, le sénateur indépendant Hartland de Montarville Molson, pourtant nommément distingué parmi les exploités du peuple dans le manifeste télévisé du Front de libération du Québec sous le désobligeant sobriquet du « chien à Molson », ne l'appuie qu'à crève-cœur :

Je suis Québécois. Et bien qu'anglophone, j'ai du sang français dans les veines et je puis proclamer que je suis totalement Québécois. Je dis cela, non seulement parce que j'en suis fier, mais aussi parce que je veux insister sur le fait qu'un Québécois suit les événements de sa province avec une compréhension et une sensibilité qui peuvent quelquefois échapper aux autres Canadiens, élevés dans une partie unilingue et moins complexe du pays (cité p. 200).

Le sénateur n'avait pas besoin d'invoquer son sang français pour se dire authentiquement québécois. N'eût été du contexte peu propice, celui des Molson eût déjà suffi. Il aurait pu, par exemple, rappeler la notice nécrologique publiée en 1836 par *La Minerve*, le journal des Patriotes, lors du décès de son ancêtre John Molson, premier de lignée :

Mr. Molson était du petit nombre d'Européens qui viennent s'établir au Canada, qui repoussent toute distinction nationale ; aussi, comme il avait commencé sa fortune avec les enfants du sol, il avait toujours un grand nombre de Canadiens à son emploi, dont la fidélité dut contribuer à assurer ses gains considérables (cité p. 52).

Ce « chef d'œuvre d'ambiguïté pourrait [...] assez bien résumer la relation entre les Molson et le Québec », commente l'historien Gilles Laporte, spécialiste du 19^e siècle québécois (*Patriotes et loyaux*, Septentrion, 2003), professeur au Cégep du Vieux-Montréal et chargé de cours à l'UQAM (*Fondements historiques du Québec*, Chenelière, 2008). Et c'est à retracer sur plus de deux siècles cette mutualité sociologique du gain et de la fidélité qu'il consacre quelque 250 pages bien tassées, dans un style fluide et vivant, enrichi de vignettes d'ambiance, farci d'anecdotes ou de citations délicieusement révélatrices (comme on vient de voir), et enluminé de 35 illustrations, le tout allègrement enchaîné en 41 micro-chapitres dont la chute de chacun annonce le suivant, à la manière d'un haletant roman d'aéroport. Bien que les deux premiers (« Le sourire de George Gillet » et « Le CH tatoué sur le cœur »)

« hameçonnent » manifestement un lectorat plus habitué de *La Cage aux sports* que des bibliothèques savantes, dès le troisième (p.19), l'auteur remonte à l'arrivée du patriarcat au Canada, à la fin du 18^e siècle, et suit jusqu'aux dernières nouvelles les péripéties de sa descendance mâle, « les Molson de la brasserie » (et de bien d'autres choses), en exploitant les ouvrages déjà publiés en anglais sur le sujet, complétés d'incursions inédites dans le fonds « Molson » aux Archives nationales du Canada et la couverture journalistique des plus récents aléas des héritiers sur les terrains où l'industrie de la broue croise celle du sport-spectacle, mais surtout en mettant à profit une foisonnante érudition historiographique et un singulier talent de vulgarisateur pour offrir à un public élargi la première histoire en français d'une des plus éminentes dynasties industrielles proprement dites anglo-québécoises – suivant la promesse du titre. Dommage qu'il ne s'encombre d'aucune référence bibliographique précise, car même les chercheurs de métier y auraient moins boudé leur plaisir.

Jean-Jacques SIMARD

*Département de sociologie,
Université Laval.
jean-jacques.simard@soc.ulaval.ca*

Denise ROBILLARD, *Maurice Baudoux 1902-1988. Une grande figure de l'Église et de la société dans l'Ouest canadien*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 502 p.

L'ouvrage de Robillard s'inscrit dans la récente historiographie qui cherche à réévaluer le rôle des grandes figures catholiques du Canada français. Par une étude minutieuse et approfondie des différentes étapes de la vie de Maurice Baudoux, l'auteure nous permet de mieux apprécier le rôle joué par cet acteur clé dans la transformation du monde catholique et francophone de l'Ouest canadien. Bien que le livre compte quatre grandes divisions correspondant à des moments forts de la vie de cet homme exceptionnel (« Quitter la Belgique », « L'émergence d'un leader », « Prêtre » et « Évêque »), ce compte rendu s'articulera autour de deux éléments clés qui saisissent particulièrement bien l'originalité de la démarche proposée par l'auteure : d'une part, la religion catholique comme ciment de la cohésion du Canada français et, d'autre part, la figure de Baudoux comme précurseur et fer de lance des mutations majeures que connaîtra l'Ouest canadien francophone, après 1945.

Dès sa première année d'études à Saint-Boniface en 1919, Maurice Baudoux constate des injustices profondes à l'égard des Canadiens français et s'intéresse de près à leurs conditions de vie collective. Il est tôt convaincu que la foi est un rempart contre l'assimilation culturelle et linguistique. À une époque où l'Action catholique générale est exaltée par Rome comme troisième voie entre une vision matérialiste du monde (incarquée par le socialisme) et une vision purement libérale (trouvant son expression ultime dans le capitalisme sauvage), ce jeune séminariste devient rapidement membre de l'Association canadienne de la jeunesse catholique (ACJC). Cet engagement, il le poursuivra auprès des plus jeunes générations